

In memoriam

Le sociologue français Raymond Boudon, Professeur émérite de l'Université de Paris Sorbonne, né le 27 janvier 1934 à Paris, s'est éteint le mercredi 10 avril 2013 à l'âge de 79 ans. Il aura durablement marqué la sociologie française. Promoteur infatigable d'une sociologie exigeante à laquelle, à la suite des pères fondateurs de la discipline, il assignait l'objectif scientifique de fournir des explications, satisfaisantes sur le plan cognitif, de phénomènes macro-sociaux non immédiatement intelligibles, son œuvre aura sans doute encore été davantage reconnue et saluée dans la communauté internationale de la sociologie qu'elle ne l'a été dans son propre pays.

Élève de l'École Normale Supérieure d'Ulm et jeune agrégé de philosophie (1958), Raymond Boudon séjourne au Département de sociologie de l'Université Columbia en 1961-62 grâce à une bourse de la fondation Ford. Le stage qu'il y effectue sous la direction de Paul F. Lazarsfeld l'influence profondément en lui donnant pleinement accès aux nouveaux développements de la sociologie empirique américaine auxquels il ne cessera de porter attention. Raymond Boudon s'affirme alors comme le jeune chef de file de la sociologie quantitative en France. Sa thèse principale de doctorat, préparée sous la direction de Jean Stoetzel et publiée en 1967 sous le titre *L'analyse mathématique des faits sociaux*, traite, ainsi que l'indiquent les premières lignes de son introduction, « des apports de la pensée formelle à l'analyse des enquêtes, des sondages et des relevés statistiques de la comptabilité sociale qui se proposent à l'attention du sociologue ». Sa thèse complémentaire, sous la direction de Raymond Aron, est un *Essai sur la notion de structure* (1968) qui, à rebours du mouvement structuraliste alors très en vogue, particulièrement en France, soutient que le mot « structure » n'a un sens précis que dans quelques secteurs délimités des sciences humaines. On peut y voir un premier signe de la liberté intellectuelle dont Raymond Boudon, sociologue en dehors des sentiers battus, ne s'est par la suite jamais départi.

Les liens étroits qu'il maintient avec Paul Lazarsfeld le conduisent aussi à éditer avec celui-ci, entre 1965 et 1969, trois recueils de textes qui ont beaucoup contribué à la formation intellectuelle et méthodologique de nombreuses générations d'étudiants français : *Le vocabulaire des sciences sociales* traite de la relation entre les concepts et les variables et indices ; *L'analyse empirique de la causalité* étudie les problèmes qui surgissent à partir du moment où les variables sont mises en relation ; enfin *L'analyse des processus sociaux* traite de l'analyse des données recueillies dans le temps. C'est aussi dans les années soixante que Raymond Boudon introduit en France le modèle de l'analyse des classes latentes, qu'il propose l'analyse de dépendance, proche variante de la *path analysis* qu'Otis Dudley Duncan développe au même moment aux États-Unis, et qu'il témoigne d'une attention particulière aux modèles de simulation dont il perçoit déjà qu'ils sont appelés à jouer un rôle dans les progrès de la connaissance sociologique. Avec *La crise de la sociologie : questions d'épistémologie sociologique* (1971), *Les mathématiques en sociologie* (1971) et *Mathematical Structures of Social Mobility* (1973) constituent sans doute les derniers ouvrages proprement méthodologiques de Raymond Boudon, mais l'intérêt qu'il a porté aux questions de méthode, en tant qu'elles sont cruciales pour la construction d'une sociologie authentiquement scientifique, ne s'est jamais démenti. Ainsi, il a créé, il y a plus de 40 ans, le Département d'Analyse Secondaire au sein du Centre d'Études Sociologiques (CNRS) qu'il dirigeait alors. De même, les deux laboratoires qu'il a fondés en portent trace dans leur dénomination : d'abord, le Laboratoire d'Étude des Méthodes et Techniques de l'Analyse Sociologique (ou LEMTAS) à l'Université René Descartes, puis le Groupe d'Étude des Méthodes de l'Analyse Sociologique (ou GEMAS) à l'Université Paris Sorbonne.

L'inégalité des chances : la mobilité sociale dans les sociétés industrielles (1973), ou la version américaine du même ouvrage, *Education, Opportunity, and Social Inequality: Changing Prospects in Western Society* (1974), constituent probablement la contribution la plus citée internationalement de Raymond Boudon. La discipline retiendra que son auteur y identifie clairement les deux causes fondamentales des inégalités scolaires : d'une part, l'effet primaire de l'origine sociale (ou *primary effects*) par lequel le milieu familial influence le développement de l'enfant et, par là, sa réussite ou ses compétences scolaires ; d'autre part, l'effet secondaire de l'origine sociale (ou *secondary effects*) par lequel, même à égalité de notes ou de compétences scolaires, l'origine sociale influence encore le devenir ultérieur des élèves dans le système scolaire (par exemple, à un point de bifurcation donné du système, le fait de poursuivre dans la voie académique, ou bien dans une autre voie, ou encore le fait de quitter l'école pour rejoindre le marché du travail). L'actualité d'une telle distinction est manifeste. Au cours des toutes dernières années, pour un certain nombre de pays occidentaux comme d'un point de vue comparatif, la recherche en sociologie de

l'éducation s'est attachée à mesurer l'importance relative de ces deux composantes des inégalités face à l'enseignement, à évaluer sa variation au cours de l'avancement dans le parcours scolaire comme au fil du temps, c'est-à-dire à mesure que se développe l'expansion de l'éducation dans les sociétés modernes. La même distinction conceptuelle s'est aussi avérée féconde pour l'analyse des parcours scolaires des enfants d'immigrés. Pour plusieurs pays européens – notamment l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne et la Suède – on sait en effet aujourd'hui que les effets primaires jouent en défaveur des enfants d'immigrés : leurs performances scolaires sont en moyenne moins bonnes que celles des enfants de natifs des mêmes milieux sociaux. Mais les effets secondaires jouent à leur avantage : à niveau de performance égal, les aspirations scolaires et choix d'orientation des premiers sont en moyenne plus élevés que ceux des seconds, probablement parce que les familles immigrées perçoivent l'institution scolaire comme un rouage essentiel de leur intégration dans la société d'accueil.

Dans le même ouvrage et pour rendre compte de la seconde composante de l'inégalité – l'inégalité d'orientation entre enfants de différentes origines sociales, à niveau de performance égal – Raymond Boudon développe un modèle formel de décision scolaire en fonction de la position sociale. Il y avance que la décision de poursuite / non poursuite à un stade donné du cursus est prise par les élèves et leur famille en fonction de plusieurs paramètres : d'une part, les bénéfices escomptés associés à la poursuite des études, d'autre part, les coûts associés à celle-ci, enfin, l'évaluation du risque qui, en cas d'échec, serait associé à la poursuite des études. L'auteur argumente alors que l'évaluation de ces paramètres de bénéfices, coûts et risque *dépend* de façon cruciale de la position sociale des familles. La nature structurelle et quasi permanente de cette dépendance constituerait ainsi un élément-clé pour rendre compte de la très forte inertie temporelle des inégalités sociales face à l'enseignement. Une telle formulation pionnière – qui jette aussi les bases d'une théorie de l'action rationnelle que Raymond Boudon développera ultérieurement – a aujourd'hui 40 ans, et il serait facile de montrer qu'elle a constitué le socle sur lequel plusieurs modèles explicatifs des inégalités scolaires ont pu être proposés dans la communauté internationale au tournant des années 2000, puis testés avec un certain succès.

La conception du modèle de décision scolaire en fonction de la position sociale forme, à cet égard, une étape majeure de l'itinéraire intellectuel de Raymond Boudon. Il n'aura dès lors de cesse que d'argumenter que *la sociologie comme science* – le titre de son dernier ouvrage, paru en 2010, où il revisite, avec une grande liberté de ton, son parcours personnel – doit rechercher l'explication ultime des phénomènes sociaux dans la manière dont ils émergent à partir de l'agrégation de comportements individuels rationnels. Un article paru dans *Le Monde Hebdomadaire* du 27 septembre 1981 titrait d'ailleurs à ce sujet : « Raymond Boudon, un sociologue qui croit à l'individu ».

Après un premier volume (*Effets pervers et ordre social*, 1977) où il réunit une collection d'articles relatifs à l'émergence d'effets sociaux non intentionnels, c'est-à-dire des effets, individuels et collectifs, qui résultent de la juxtaposition de comportements individuels, sans pour autant être inclus dans les objectifs recherchés par les acteurs, Raymond Boudon systématise sa conception, fondée sur l'individualisme méthodologique, des voies de la connaissance et de l'explication sociologique dans un autre maître ouvrage : *La place du désordre : critique des théories du changement social* (1984), également publié en langue anglaise sous le titre *Theories of Social Change: A Critical Appraisal* : « Soit un phénomène social ou économique quelconque, M , qu'on cherche à expliquer. M doit être interprété comme une fonction $M(m_i)$ d'un ensemble d'actions individuelles m_i . Quant aux actions individuelles m_i , elles sont elles-mêmes, dans des conditions et d'une manière à préciser, des fonctions $m_i(S_i)$ de la structure S_i de la situation dans laquelle se trouvent les agents ou acteurs sociaux. La fonction (au sens mathématique) $m_i(S_i)$ doit pouvoir être interprétée comme ayant pour l'acteur i une fonction d'*adaptation* à la situation S_i . Weber aurait dit que l'action m_i doit être *compréhensible*. La structure S_i est, de son côté, une fonction $S_i(M')$ d'un ensemble M' de données définies à un niveau macrosocial ou du moins au niveau du *système* à l'intérieur duquel se développe le phénomène M . Expliquer M , c'est en résumé, selon ce paradigme général, préciser les termes de $M = M\{m[S(M')]\}$, expression qu'on écrira plus simplement $M = MmSM'$. Verbalement : le phénomène M est une fonction des actions m , lesquelles dépendent de la situation S de l'acteur, cette situation étant elle-même affectée par des données macrosociales M' . Cette proposition épistémologique essentielle est vraie quelle que soit la nature logique de M ; en particulier elle est vraie lorsque M décrit un changement ou une absence de changement » (page 40 de l'édition française ; les italiques sont de Raymond Boudon).

À partir de la publication de *L'idéologie ou l'origine des idées reçues* (1986), la sociologie de Raymond Boudon prit, dans le cadre d'une conception élargie de la rationalité, un tournant plus cognitiviste pour analyser comment l'acteur social peut adhérer facilement à des idées fausses, fragiles ou douteuses et s'en persuader. Il y étudia ainsi successivement les croyances positives, puis normatives, de même que le sens et l'origine des valeurs. Dans *Raison, bonnes raisons* (2003), il chercha aussi à classer les théories sociologiques en fonction de la place qu'elles accordent à la notion de rationalité de l'acteur et défendit une vision réaliste de celle-ci, à mi-chemin entre les deux extrêmes que représentent la figure de l'agent impuissant et celle de l'acteur omniscient et maximisateur.

Internationalement reconnu, élu à l'Institut de France où, au sein de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, il succéda en 1990 à Jean Stoetzel, il était aussi membre de la *British Academy* et de l'*American Academy of Arts and Sciences* pour ne citer que ces deux distinctions. La collection *Sociologies* – aisément identifiable par sa fameuse couverture bleue – qu'il fonda aux Presses Universitaires de France et dirigea avec François Bourricaud, puis seul, mêlait avec bonheur des travaux majeurs de sociologues et psychosociologues français contemporains, des éditions en langue française d'écrits des sociologues classiques, et la traduction d'ouvrages étrangers importants qui, sans son initiative, seraient demeurés largement méconnus de nombre de sociologues français. À l'invitation de Neil J. Smelser et Paul B. Baltes, Raymond Boudon dirigea la partie « Sociologie » de l'impressionnante *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences* que ceux-ci ont éditée en 2001. Toujours préoccupé par la promotion de standards scientifiques rigoureux en sociologie, il fonda et présida aussi la *European Academy of Sociology*. La conférence inaugurale qu'il y prononça en octobre 2001, intitulée « *Sociology that Really Matters* » (« La sociologie qui compte vraiment ») et publiée ultérieurement dans *European Sociological Review*, constitue ainsi un témoignage vivant de son attachement à la sociologie comme science.

(http://www.european-academy-sociology.eu/assets/content/lectures/boudon_inaugural_lecture_2001.pdf)

Au-delà de sa culture sociologique qui impressionnait, de sa stature intellectuelle comme de la fécondité de ses apports à la discipline, Raymond Boudon était aussi un homme chaleureux. Les jeunes étudiants de doctorat qui ont eu la chance qu'il dirige leur thèse gardent le souvenir vivace des rencontres de travail qu'ils avaient avec lui. Très stimulantes sur le plan intellectuel, elles étaient aussi d'une grande simplicité. Libéral dans son mode de direction des travaux de doctorat, Raymond Boudon savait, quand il le fallait, laisser la bride sur le cou aux jeunes qui lui avaient fait confiance tout en les encourageant à poursuivre leurs intuitions en donnant le meilleur d'eux-mêmes. De cela aussi, c'est-à-dire de la capacité qu'avait Raymond Boudon de transmettre un flambeau par sa contribution à la formation de collègues de la nouvelle génération, la communauté internationale de la sociologie doit lui être reconnaissante.

Louis-André Vallet

Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), Paris